

histoire, n'ont eu un moment de gloire comparable à celle dont jouit le fils de Nabopolassar après toutes ses conquêtes. L'enivrement fut tel que le grand roi lui-même ne put y résister et que, contemplant un jour « cette grande Babylone qu'il avait bâtie¹, » les fumées de l'orgueil lui montèrent au cerveau et le firent tomber dans la folie, comme nous le verrons plus loin.

Si tel était l'éblouissement du prince à la vue de ses œuvres, quel devait être celui de ses sujets? Quand ces files interminables de prisonniers de guerre, à la fin d'une campagne, traversaient les rues de la capitale; quand ces longues processions de tributaires se rendaient au palais royal, chargés d'offrandes, de riches présents et de tous les produits les plus rares de leur pays², comme nous les voyons représentés sur les monuments; quand le vainqueur apparaissait dans toute la pompe de la majesté royale³, entouré de ses guerriers et de ses grands officiers, avec leurs costumes éclatants, pour recevoir les hommages des vaincus ou pour dédier un nouveau temple qu'il venait de réparer ou de construire, il devait y avoir dans la foule de ces explosions d'enthousiasme auxquelles personne ne pouvait échapper.

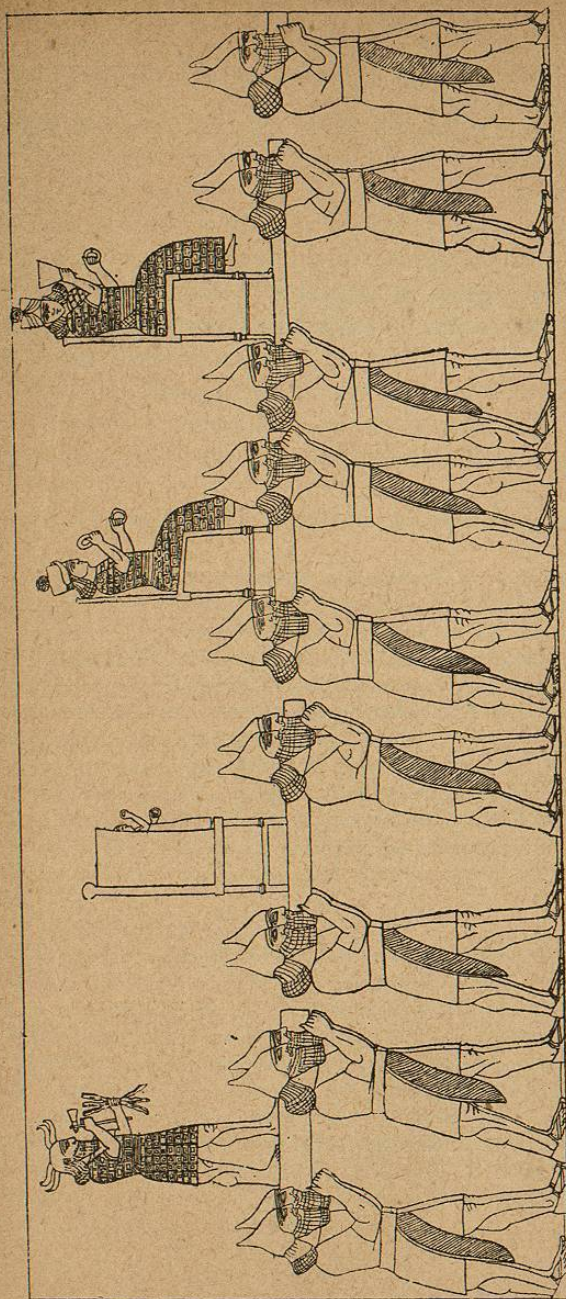
Les monuments nous ont conservé la représentation de quelques-unes de ces processions religieuses, où s'étaient tout l'éclat et toute la magnificence orientale. Un bas-relief de Nimroud⁴, nous montre quatre statues de dieux et de déesses, portées chacune sur les épaules de quatre prêtres ou de quatre

¹ Dan., iv, 27.

² Voir, Figure 71, t. III, vis-à-vis de la page 483, l'obélisque de Salmanasar représentant l'offrande des tributs.

³ Voir un roi de Babylone, Mardoukahéiddin, avec ses ornements royaux, dans le *Dictionnaire de la Bible*, fig. 217, t. I, col. 899.

⁴ Voir Figure 17, d'après Layard, *Monuments of Nineveh*, 1^{re} série, pl. 65.



17. — Procession des dieux assyro-chaldéens.

guerriers assyriens. Bel¹ est figuré debout, le front orné d'une double paire de cornes, symbole de la force, dans l'attitude d'une personne qui marche², portant une hache d'une main, comme le décrit la lettre de Jérémie³, tenant de l'autre la foudre, figurée par ce faisceau trifide⁴ dont les Grecs armèrent plus tard le bras de Jupiter. Istar est assise sur un trône; sa tiare est ornée de cornes; des objets précieux sont dans ses mains.

Le dieu Nébo nous est connu par une statue en pierre calcaire trouvée à Nimroud, et conservée aujourd'hui au Musée Britannique⁵. Elle nous le représente debout, coiffé

¹ D'après quelques-uns, c'est le dieu Ramman; d'après d'autres, le dieu Mardouk.

² Diodore de Sicile avait mentionné cette particularité, II, 9, 4, édit. Didot, t. I, p. 88. On en avait contesté l'exactitude, en prétendant que le maître des dieux ne pouvait être représenté qu'assis sur son trône. Cf. Layard, *Nineveh and its Remains*, t. II, p. 452. Cet exemple peut apprendre la réserve aux commentateurs et aux exégètes qui s'appuient sur de simples vraisemblances ou sur des idées *a priori* pour rejeter les témoignages des auteurs anciens ou des Livres Saints.

³ Baruch, VI, 13. — La procession des idoles est décrite tout au long, par Jérémie, dans cette lettre, comme s'il avait eu notre bas-relief sous les yeux. Voir Baruch, VI, 3, 5, 9, 13, 14, 25. Les cordelettes dont il est question, Baruch, VI, 42-43, ont été trouvées représentées à Charcamis. Voir Perrot, *Histoire de l'art*, t. IV, fig. 390, p. 807-808. Cf. notre t. III, p. 576, note 3.

⁴ Voir t. I, Figure 10, p. 237.

⁵ Elle est reproduite dans les *Livres Saints et la critique rationaliste*, 4^e édit., t. V, fig. 151, p. 188, ainsi que dans le *Manuel biblique*, 9^e édit., t. II, n^o 953, fig. 86, p. 663. Nébo était le dieu de la science. Pour le dieu Samas, voir t. III, Figure 77 et p. 381. — Les dieux étaient aussi représentés sous des emblèmes plus ou moins étranges d'animaux, dans les signes du zodiaque, qu'on peut voir, d'après des contrats de Babylone, dans les *Cuneiform Inscriptions of Western Asia*, t. III, pl. 45, et d'après l'inscription de Mérodach Baladan, *ibid.*, t. IV, pl. 43. Sur les statues de Nébo du British Museum, provenant de Nimroud, voir Layard, *Monuments of Nineveh*, série I, pl. 12, et Fr. Lenormant, dans la *Revue archéologique*, 868, t. XVIII, p. 231.

d'une haute tiare, entourée d'une paire de cornes; une grande barbe frisée à plusieurs rangs de boucles lui tombe sur la poitrine; ses deux mains sont jointes; une longue robe lui descend jusqu'aux pieds qu'elle cache complètement¹.

Les Assyriens et les Chaldéens étaient profondément religieux : tout ce qui nous reste de ces peuples en est la preuve incontestable. En dehors même des hymnes en l'honneur de la divinité, il n'y a pas une seule inscription historique qui ne commence par un hommage aux dieux et qui n'attribue à leur intervention toute-puissante les exploits de leurs adorateurs².

Nabuchodonosor rapporte à ses dieux toutes ses conquêtes. Ses victoires n'étaient pas le fruit de son courage, ses succès n'étaient point dus à la bravoure de ses soldats, mais à la protection de la divinité : il n'avait été qu'un instrument; les dieux de Babylone avaient triomphé des dieux ennemis; à eux donc l'honneur et la gloire comme la meilleure part du butin.

Le peuple attribuait tout aux dieux comme le faisait son roi. Il les faisait intervenir dans les circonstances les plus vulgaires de la vie et plus encore, s'il est possible, dans les événements extraordinaires; dans les mouvements de dévotion populaire, la manifestation des sentiments religieux ne connaissait plus, pour ainsi dire, aucune borne.

Il est donc facile de s'imaginer quels transports de joie

¹ Sur les dieux babyloniens, au sujet desquels les renseignements anciens sont fort rares, on peut voir, outre les Fragments de Béroze (voir notre t. I, p. 221), *Δαμασκίου διαδόχου ἀπορίαι και λύσεις περι τῶν πρώτων ἀρχῶν*, édit. Kopp, ch. 125, in-8°, Francfort-sur-le-Mein, 1826, p. 384; C. E. Ruelle, *Le philosophe Damascius, étude sur sa vie et ses ouvrages, Excerpta novem e Damascio*, fragment IX, dans la *Revue archéologique*, 1861, t. III, p. 492.

² Voir notre t. III, p. 443.

devaient éclater dans les rues de Babylone, quand les habitants y voyaient passer des processions semblables à celles dont le bas-relief assyrien perpétue le souvenir, avec quelles acclamations ils saluaient leurs divinités tutélaires, Bel-Mérodach, Nébo, Istar.

Et les Hébreux étaient là, témoins de ce spectacle, captifs, humiliés, vaincus. Ils voyaient ce triomphe, ils entendaient ces cris de jubilation qui portaient « la terreur dans l'âme des peuples » conquis¹. Que se passait-il alors au fond de leurs cœurs? Perdus au milieu de cette foule en délire, qui faisait retentir les airs de clameurs enthousiastes en l'honneur de son roi et de ses faux dieux, quelles réflexions éveillait dans leur esprit la vue de ces pompes et de ces magnificences?

L'enfant de Jacob n'avait pas sur les biens de ce monde et sur les bénédictions temporelles les idées des chrétiens; il les considérait non seulement comme un bienfait de la Providence, mais aussi comme une marque spéciale de la protection céleste, comme une attestation qu'elle agréait ses vœux et qu'elle était satisfaite de sa conduite. Quel scandale était donc pour sa foi la splendeur de Babylone? Ce bien-être, ces jouissances matérielles, ce luxe, ces richesses, ces monuments splendides, qui auraient dû être le partage exclusif du seul fidèle, ils ne lui appartenaient pas; que dis-je, ils étaient le partage des adorateurs de Nébo et de Mérodach, de ces idoles que raillaient ses prophètes et qu'on lui avait appris à mépriser.

A quelles tentations n'était donc pas exposée son âme? Tout ce qu'on lui avait dit dans ses montagnes, au fond de ses vallées ou sous les parvis du temple de Salomon, tout cela était-il bien vrai? Jéhovah était Dieu sans doute, mais était-il le Dieu unique? Les Gentils n'avaient-ils pas des

¹ Baruch, VI, 3.

dieux comme Israël? Ces dieux n'étaient-ils pas même plus puissants que le Dieu de Jérusalem? Il l'entendait répéter sans cesse autour de lui et surtout aux jours de fête et dans des circonstances solennelles.

Ce langage était pour lui bien plus dangereux encore que le spectacle de la prospérité matérielle de Babylone et du bien-être, du luxe des Chaldéens. L'atmosphère morale dans laquelle les Juifs avaient été brusquement transportés était une atmosphère empoisonnée et le poison entraînait, pour ainsi dire, en eux par tous les sens à la fois, par les oreilles comme par les yeux.

Déjà enclins par une sorte de penchant violent à l'idolâtrie, tout maintenant les portait à s'y laisser aller doucement et comme sans s'en apercevoir. Le polythéisme, tel qu'il était compris par les peuples de l'Orient, était spécialement à craindre. Si les Chaldéens au milieu desquels vivaient les captifs avaient directement attaqué Jéhovah, les Juifs auraient été moins exposés à faiblir et se seraient retournés, comme un lion blessé, contre les agresseurs de leur Dieu.

Mais leurs nouveaux maîtres n'attaquaient en aucune manière la divinité du Dieu d'Israël : ils l'acceptaient comme les enfants de Jacob, quoique non pas dans le même sens. Ils ne disaient pas : Jéhovah n'est pas Dieu; ils disaient seulement : Nos dieux, Bel-Mérodach, Nébo, Istar, sont plus puissants que le vôtre, qui n'a pu vous défendre contre eux¹. Leur croyance, qui était celle de tous les peuples de l'Asie antérieure, était en effet, que chaque peuple avait son dieu², et quand une nation avait été défaite, c'était parce

¹ Cf. le langage analogue du Rabsacès, Is., xxxvii, 12-13.

² Voir t. III, p. 81. La croyance des Orientaux était celle des Romains, au sujet desquels Macrobe, III, 9, dit : « Il est notoire que toutes les villes sont sous la tutelle de quelque dieu; et ce fut une coutume secrète des Romains, que beaucoup ont ignorée, lorsqu'ils étaient sur le point de prendre une ville, d'évoquer par une certaine formule de prières les

que le dieu des vainqueurs avait été plus fort que le dieu des vaincus. Les dieux de Babylone, d'après ces idées courantes, étaient donc les plus puissants et les plus redoutables de tous, puisque tous les autres, depuis la Syrie jusqu'à l'Égypte, avaient été obligés de s'humilier devant eux. Qu'un Israélite entrât dans un des nombreux temples de Babylone¹, il en avait la preuve palpable sous les yeux! Son regard était ébloui par la magnificence de cet édifice, par les statues d'or et d'argent des dieux qu'on y adorait²; mais ce qui devait le frapper plus encore, c'était la vue des dieux étrangers, captifs dans ce temple, comme il l'était lui-même, dans la terre de son ennemi. Nabuchodonosor, en effet, selon la coutume universelle de l'Orient, emportait comme trophée de ses victoires et comme marque sensible de la supériorité de ses dieux, les idoles des peuples vaincus³, et il les plaçait dans

dieux tutélaires de cette ville. Car, ou ils pensaient que sans cela ils ne prendraient pas la ville, ou ils se seraient crus coupables, s'ils la prenaient, d'avoir des dieux pour prisonniers. C'est pour cela qu'ils ont voulu tenir cachés et le nom du dieu tutélaire de Rome et le nom latin de cette ville.. La formule d'évocation était celle-ci : « S'il y a un dieu ou une déesse » qui ait pris sous sa tutelle le peuple et la ville de Carthage; dieu, qui » que tu sois, je te prie, je t'adjure et je te demande en grâce de quitter » le peuple et la ville de Carthage, de sortir de la ville et des temples... » de venir à Rome, chez moi et les miens... et que notre ville, nos temples, nos sacrifices te soient plus agréables... Si tu fais ainsi, je voue » des temples et des jeux à ta divinité. » Édit. Panckoucke, t. I, p. 434.

¹ Voir plus haut, p. 163.

² Baruch, vi, 3.

³ Voir Figure 18, p. 172, et t. III, p. 225, la citation d'une inscription de Théglathphalasar I^{er}. Sennachérib avait emporté le dieu Mardouk de Babylone à Assur. F. V. Scheil, *Inscription de Nabonide*, col. I, in-4^o, Paris, 1895, p. 3, 10. La statue de la déesse Nana avait été emportée d'Assyrie en Élam et y était restée 1635 ans, jusqu'à ce qu'Assurbanipal la reprit. G. Smith, *History of Assurbanipal*, 1861, p. 234. Cf. *ibid.*, p. 227-230 (ce dernier passage est cité plus loin, part. IV, I, II, à la fin du ch. III). Les idoles des Arabes avaient été aussi transportées comme trophées à Ninive par les rois d'Assyrie. G. Smith, *ibid.*, p. 271, etc.

les temples de Babylone pour attester à tous que Bel-Mérodach et Nébo étaient les plus grands dieux. La foi de plus d'un Juif devait être ébranlée par un pareil spectacle¹.

Elle courait cependant un danger plus grave encore. S'il était tenté de douter de la puissance de Jéhovah, qui ne l'avait pas sauvé des armes de Nabuchodonosor, il n'était pas



18. — Dieux des vaincus emmenés en captivité par les vainqueurs.
Bas-relief du British Museum.

moins exposé à s'imaginer qu'il pourrait associer son culte à celui des divinités babyloniennes, parce qu'une des erreurs les plus répandues à cette époque, comme nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion de le remarquer, c'est que chaque pays, comme chaque peuple, avait son dieu. Les dieux, comme les rois, avaient sur la terre leur royaume déterminé. Chaque peuple devait adorer le dieu de ses ancêtres, mais quand une révolution le forçait à changer de patrie, il devait unir à l'adoration du dieu héréditaire l'adoration de la divinité tutélaire du pays. C'est ainsi que les tribus étran-

¹ Cf. Ézéch., viii, 7-16.

gères, déportées en Samarie par Sargon, se mirent à rendre hommage à Jéhovah comme au dieu du royaume de Samarie¹. Pourquoi les Hébreux, devenus Chaldéens, ne feraient-ils pas comme les Chaldéens, devenus Samaritains, et ne fondraient-ils pas, dans une religion unique, celles du royaume de Juda et de la Babylonie?

Voilà les tentations auxquelles étaient exposés les Juifs, transportés à Babylone, telles que les découvertes assyriologiques nous permettent de le comprendre plus clairement qu'autrefois.

Le danger était grand, plus grand peut-être que nous ne pouvons l'imaginer. Jamais l'avenir de la vraie religion n'avait couru de plus grands risques. Pendant le séjour en Égypte, le péril avait été moindre : Israël vivait isolé, dans la terre de Gessen, et chez un peuple d'une race différente, dont il était séparé par les mœurs et les habitudes comme par la langue et les tendances. Maintenant au contraire, il est disséminé au milieu d'une nation de même origine que lui, et au lieu d'être séparé d'elle, il lui est en quelque sorte incorporé ; elle est sémite comme lui ; leur langage est à peu près identique ; beaucoup de traditions leur sont communes : ce sont les mêmes tendances, les mêmes goûts ; l'affinité est complète. Ce faible ruisseau qui a été dévié, pour ainsi dire, dans son cours, ne va-t-il donc pas se perdre maintenant dans ce grand fleuve de l'Euphrate ? La religion d'Israël ne va-t-elle point disparaître, engloutie dans la religion de la Chaldée ?

Dieu y pourvoira, comme nous allons le voir. Après avoir une première fois sauvé la vraie religion en faisant quitter la Chaldée à Abraham, le père des croyants, il va la sauver une seconde, par le ministère des prophètes, dans cette même Chaldée, où il a reconduit la race infidèle en punition de ses crimes et de son idolâtrie.

¹ Voir II (IV) Reg., xvii, 25-28, 32. Cf. t. III, p. 64, 66, 81.